PRAGMATIQUE ET TEMPS ¹

1. Introduction

Lorsqu'il interprète des énoncés comme (1) et (2), l'auditeur traite généralement les événements décrits comme liés de façon temporelle ou causale :

- (1) a. J'ai sorti ma clé et j'ai ouvert la porte.
b. Jean a laissé tomber le verre et il s'est cassé.
c. Ils ont planté un gland et il a poussé.
d. Pierre est parti et Marie s'est mise en colère.
- (2) a. J'ai sorti ma clé. J'ai ouvert la porte.
b. Jean a laissé tomber le verre. Il s'est cassé.
c. Ils ont planté un gland. Il a poussé.
d. Pierre est parti. Marie s'est mise en colère.

De telles relations ne sont pas encodées dans la signification des phrases énoncées. Comment alors sont-elles construites ? Nous examinerons en particulier les problèmes suivants :

(a) **Le problème de l'ordre temporel.** Pourquoi l'auditeur considère-t-il généralement que les événements se sont produits dans un certain ordre, de telle sorte qu'en (1d), par exemple, il supposerait que Pierre est parti avant que Marie ne se mette en colère ?

(b) **Le problème de l'intervalle.** Pourquoi l'auditeur considère-t-il généralement que les événements décrits sont séparés par des intervalles différents, de telle sorte qu'en (1b), par exemple, il suppose que le verre s'est cassé dès qu'on l'a laissé tomber, alors que en (1c) il ne s'attend pas à ce que le gland ait germé dès qu'il a touché le sol ?

(c) **Le problème de la cause et de la conséquence.** Pourquoi l'auditeur considère-t-il souvent que les événements ont une relation de cause ou de conséquence, de telle sorte qu'en (1b), par exemple, il supposerait que le verre s'est cassé parce qu'il est tombé ?

Dans la littérature récente en linguistique, ces problèmes ont été abordés de deux points de vue assez différents. Dans la tradition pragmatique gricéenne, il existe une frontière stricte entre le décodage et l'inférence, et les connotations temporelles et causales de (1) et (2) sont considérées comme purement inférentiel-

1. Traduit de l'anglais par Anne Reboul.

les. Dans cette tradition, le but est de découvrir quelques principes pragmatiques très généraux qui interagissent avec la signification de la phrase et avec les hypothèses contextuelles pour aboutir aux interprétations désirées. Dans le cadre de la « sémantique du discours », la frontière entre le décodage et l'inférence est assez floue, et on a proposé un certain nombre de règles spécifiques pour générer des connotations temporelles et causales (cf. par exemple Dowty, 1986 ; Lascarides à paraître, Lascarides, Asher & Oberlander, 1992 ; Lascarides et Oberlander, 1992). Dans cet article, nous examinerons principalement des problèmes qui se posent dans le cadre pragmatique gricéen. Une analyse plus complète traiterait les nombreuses questions intéressantes que soulève la « sémantique du discours ».

Cet article est organisé de la façon suivante. Nous soutiendrons, d'abord, que, si Grice a eu raison de traiter les connotations temporelles et causales de (1) et (2) comme proprement pragmatiques, il vaut mieux les analyser non pas comme des implications mais comme des aspects pragmatiquement déterminés du contenu véri-conditionnel, ou de « ce qui est dit ». Nous examinerons ensuite quelques tentatives de traitement du problème de l'enchaînement à partir des principes comme la maxime d'ordre gricéenne (« Soyez ordonné »), et nous suggérerons une approche plus générale. Enfin, nous montrerons comment les trois problèmes de l'ordre, de l'intervalle et de la cause peuvent être abordés dans le cadre de la théorie de la pertinence, et nous indiquerons quelques conséquences de cette approche ².

2. Les connotations temporelles et causales, implications ou aspects déterminés pragmatiquement de ce qui est dit ?

Les philosophes du langage ordinaire (par exemple Strawson 1956) disaient, sur la base d'exemples comme (1), que *et* dans le langage naturel différait quant à sa signification du & véri-conditionnel de la logique. Dans ces exemples, disaient-ils, le *et* du langage naturel est équivalent quant à sa signification à *et alors*, ou à *et pour cette raison* ; de ce fait, un changement dans l'ordre des conjoints conduirait à un changement de signification. En logique, par contre, « P & Q » est invariablement équivalent à « Q & P ».

Grice, dans ses *William James Lectures* (Grice, 1967, 1989), a attaqué cette hypothèse. Il a fait remarquer que les connotations temporelles et causales de (1) ne pouvaient venir de la signification de *et* dans la mesure où les énoncés non conjoints en (2) ont les mêmes connotations temporelles et causales. Il a suggéré que ces connotations pouvaient être dérivées par l'opération de son Principe de Coopération et des maximes. En d'autres termes, il a rejeté une analyse codique en faveur d'une approche inférentielle.

Dans le cadre gricéen, les connotations temporelles et causales de (1) et (2) étaient analysées comme des implications conversationnelles, c'est-à-dire, des croyances qui doivent être attribuées au locuteur pour préserver l'hypothèse

2. En écrivant cet article, nous avons bénéficié grandement de discussions avec Robyn Carston, et emprunté beaucoup d'exemples et d'arguments à ses recherches publiées et non publiées. Voir, par exemple, Carston (1988), (1990), (1993), (à paraître).

selon laquelle il obéit au Principe de Coopération et aux maximes. Plus généralement, Grice pensait que tout aspect de l'interprétation des énoncés gouverné par le Principe de Coopération et par les maximes devait être analysé comme une implicite. Les pragmaticiens gricéens l'ont invariablement suivi sur ce point (pour les solutions gricéennes au problème de l'ordre temporel, cf. Gazdar, 1979 ; Posner, 1980 ; Levinson, 1983 ; Comrie, 1985 ; Green, 1989 et Horn, 1989).

Grice a tracé une distinction claire entre les implicites conversationnelles et le contenu véridic conditionnel (la proposition exprimée par l'énoncé : dans les termes de Grice *ce qui est dit*). Cette analyse aurait pour conséquence que les connotations temporelles et causales de (1) et (2) ne devraient aucunement contribuer aux conditions de vérité des énoncés dans lesquels elles surgissent. Mais cette conception soulève quelques problèmes.

Selon Grice, le *et* du langage naturel est équivalent sémantiquement au « & » véridic conditionnel de la logique. Comme Cohen (1971) l'a fait remarquer, si Grice a raison, alors inverser l'ordre des conjoints en (1) ne devrait pas changer les conditions de vérité. *P et Q* devrait toujours être équivalent véridic conditionnellement à *Q et P*. Mais considérons (3) et (4) :

- (3) C'est toujours pareil dans les fêtes : soit je me saoule et personne ne me parle soit personne ne me parle et je me saoule.
- (4) a. Ce qui s'est passé, ce n'est pas que Pierre est parti et que Marie s'est mise en colère mais que Marie s'est mise en colère et que Pierre est parti.
b. A : Alors Pierre est parti et Marie s'est mise en colère ?
B : Non. Marie s'est mise en colère et Pierre est parti.

L'énoncé en (3) n'a rien de redondant, malgré ce que prédit l'analyse gricéenne : l'hypothèse selon laquelle les événements se sont produits dans un certain ordre fait une authentique contribution aux conditions de vérité. De la même façon, l'énoncé en (4a) n'est pas une contradiction, et les deux énoncés en (4b) ne sont pas équivalents quant à leurs conditions de vérité. De tels exemples créent un problème sérieux pour Grice. Ce qu'il voit comme une implicite semble tomber dans la portée des opérateurs et des connecteurs logiques, en d'autres termes, semble contribuer directement aux conditions de vérité — dans les termes de Grice, non pas à ce qui est implicite, mais à ce qui est dit.

Les connotations causales de (1) créent des problèmes similaires. Considérons (5) :

- (5) Quelqu'un a laissé son chien sans muselière et j'ai été mordu.

(5) serait généralement compris comme communiquant le fait que le locuteur a été mordu non seulement après que le chien a été laissé sans muselière mais comme le résultat de cette imprudence. Le fait que ces connotations causales peuvent contribuer aux conditions de vérité est manifeste en (6) et (7) :

- (6) Si quelqu'un laisse un chien sans muselière et que vous êtes mordu, faites un procès.
- (7) a. PETER : Si vous laissez ce chien sans muselière, quelqu'un va être mordu.
b. MARIE : Non ça n'arrivera pas.

En (6), on ne dit pas à l'auditeur de faire un procès s'il est mordu à un moment quelconque après que quelqu'un a laissé un chien quelconque sans muselière. En (7), la réfutation de Marie n'est pas équivalente à (8a) mais à (8b) :

- (8) a. Personne ne sera mordu.
- b. Personne ne sera mordu par ce chien.

Ces exemples montrent que le problème de l'ordre temporel et le problème de la cause et de la conséquence ne peuvent pas être résolus au niveau des implications. Grice lui-même en était conscient. Dans une partie des *William James Lectures* qui a été publiée seulement récemment, il a considéré un contre-exemple similaire contre son analyse de *si* : un exemple dans lequel, de façon tout à fait claire, une chose qu'il voulait traiter comme une implication tombait dans la portée des connecteurs logiques et contribuait aux conditions de vérité. Grice a pris la peine d'insister sur le fait que cela ne devait pas se produire et a ajouté : « J'ai peur de ne pas entrevoir pour l'instant quelle réponse, s'il y en a une, pourrait être invoquée contre cette objection » (Grice, 1983, 83).

Dans notre livre *La Pertinence*, nous avons suggéré une réponse possible. Le problème de Grice, selon nous, venait de son hypothèse selon laquelle la seule façon dont des principes pragmatiques peuvent contribuer à l'interprétation des énoncés, c'est en produisant des implications. Grice supposait que le contenu vériditionnel d'un énoncé est récupéré largement par le décodage et il ne semble pas lui être venu à l'esprit que son Principe de Coopération et ses maximes pouvaient jouer un rôle dans la détermination de ce qui est dit. Robyn Carston (1988) a montré comment diverses « implications » gricéennes, dont les connotations temporelles et causales de (1) et (2), pouvaient être réanalysées comme des aspects pragmatiquement déterminés de ce qui est dit. D'après elle, les principes pragmatiques font une contribution beaucoup plus importante au contenu vériditionnel qu'on ne l'a généralement pensé. Dans ce qui suit, nous adopterons son approche et nous traiterons les connotations temporelles et causales de (1) et (2) comme des aspects déterminés inférentiellement de ce qui est dit. (Pour une discussion plus approfondie, cf. Récanati, 1989) ³.

3. Le problème de l'ordre temporel et la maxime « Soyez ordonné »

La solution gricéenne au problème de l'ordre temporel était basée sur sa maxime « Soyez ordonné », qui enjoint aux locuteurs de raconter les événements dans l'ordre dans lequel ils se sont produits. Plusieurs principes d'ordre spécifiques proposés par des sémanticiens du discours apparaissent comme des tentatives pour implémenter cette maxime sous la forme de règles codiques. Le Principe d'interprétation du discours temporel de Dowty (1986) en est un exemple :

3. Dans un travail récent, Stephen Levinson a aussi conclu que certaines « implications » gricéennes contribuent au contenu vériditionnel (cf. Levinson, 1987). Sa réaction a été assez différente de la nôtre. Plutôt que d'abandonner le terme d'« implication » dans ces cas, il a proposé de distinguer deux classes d'implications : celles qui contribuent au contenu vériditionnel et celles qui n'y contribuent pas. Ceci nous paraît constituer une divergence illégitime par rapport à l'usage que faisait Grice de ce terme.

Le principe d'interprétation du discours temporel

Soit une séquence de phrases $S_1 \dots S_n$ à interpréter comme un discours narratif, le temps de référence de chaque phrase S_i sera interprété comme :

- (a) un moment consistant avec les adverbess temporels définis dans S_i , s'il y en a ;
- (b) autrement, un moment qui suit immédiatement le temps de référence de la phrase précédente S_{i-1} .

Dans cette section, nous considérerons les implications de ce type d'approches.

Remarquons, tout d'abord, que ni la maxime d'ordre de Grice ni la variante codique de Dowty ne livrent une indication quelconque sur le problème de l'intervalle ou sur celui de la cause et de la conséquence. Par exemple, (1b) serait compatible avec la maxime d'ordre de Grice si dix ans s'étaient écoulés entre le moment où Jean a laissé tomber le verre et celui où il s'est cassé alors que ce n'est pas un intervalle approprié pour l'interprétation de (1b). La maxime d'ordre laisse entier le problème de l'intervalle.

Les défenseurs des principes d'ordre temporel reconnaissent en général que, pour résoudre le problème de l'intervalle, des mécanismes supplémentaires sont nécessaires. Nous savons tous que si un verre est lâché il se casse typiquement au moment de l'impact, alors que si un gland est planté, il lui faut quelque temps pour pousser. L'idée serait que ces hypothèses contextuelles interagissent avec des principes pragmatiques supplémentaires pour déterminer les intervalles corrects entre les événements en (1b) et (1c). Ici, il faut remarquer, et c'est un point évident, que si de tels principes sont suffisants pour résoudre le problème de l'intervalle, alors ils sont *a fortiori* suffisants pour résoudre le problème de l'ordre temporel et les principes d'ordre sont redondants.

Des remarques similaires s'appliquent au problème de la cause et de la conséquence. Pour faire les prédictions correctes quant aux conditions de vérité de (6) et (7), certains principes pragmatiques sont nécessaires qui interagissent avec des hypothèses contextuelles pour assigner les relations causales appropriées entre les événements décrits. Mais, dans la mesure où les relations causales sont typiquement séquentielles, de tels principes suffiraient *a fortiori* à résoudre le problème de l'ordre temporel et à rendre les principes d'ordre redondants.

Un autre problème soulevé par les principes d'ordre, c'est que les contraintes qu'ils imposent sur l'interprétation des énoncés sont trop fortes. Prenons un énoncé qui décrit deux événements ou états sans stipuler explicitement un ordre temporel quelconque entre eux. Il y a alors quatre façons possibles dont les événements ou les états pourraient être liés temporellement :

- (a) le premier événement / état mentionné s'est produit avant le second ;
- (b) les deux événements/états étaient simultanés ;
- (c) le second s'est produit avant le premier ;
- (d) une absence ou un ordre plus complexe est pragmatiquement indiqué.

Contrairement aux prédictions de la maxime d'ordre de Grice ou du Principe d'interprétation du discours temporel de Dowty, ces quatre ordres logiquement possibles se rencontrent.

Comme nous l'avons vu, (1) et (2) illustrent la possibilité (a), où le premier événement mentionné se produit avant le second. (9) illustre la possibilité (b) :

- (9) a. Il faisait noir et je n'y voyais rien.
- b. Susanne est mineure et ne peut pas consommer d'alcool.
- c. Bill a souri. Il a souri tristement.

Comme le montrent (9a) et (9b), le fait que les deux états se superposent complètement n'exclut pas la possibilité que l'un soit la conséquence de l'autre. Ceci apparaît comme un contre-exemple à l'analyse faite par Levinson (1983, 146) de la façon dont les connotations temporelles et causales sont dérivées :

La proposition de Levinson

Étant donné *p* et *q*, il faut essayer de l'interpréter comme :

- (i) *p* et ensuite *q* ; si cela marche, il faut essayer :
- (ii) *p* et donc *q* ; si cela marche, il faut aussi essayer :
- (iii) *p*, et *p* est la cause de *q*.

Suivant l'analyse de Levinson, le principe d'ordre temporel en (i) semble devoir fonctionner comme un filtre, épargnant à l'auditeur l'effort de chercher des relations de cause-conséquence quand le principe d'ordre ne s'applique pas. D'après cette analyse, dans la mesure où (9b), par exemple, ne peut pas être interprété selon la clause (i) comme signifiant « Suzanne est mineure et ensuite elle ne peut pas consommer d'alcool », jamais l'auditeur ne devrait même essayer de tester les clauses de cause-conséquence en (ii) et (iii) pour voir si elles s'appliquent. Cette prédiction est clairement fautive. La possibilité (c) est illustrée par (10) :

- (10) a. Le verre s'est cassé. Jean l'a laissé tomber.
- b. J'ai frappé Bill. Il m'a insulté.
- c. Je me suis fait prendre. Mon meilleur ami m'a trahi.

Dans ces exemples, le locuteur affirme d'abord un fait et ensuite l'explique. L'interprétation naturelle de (10a) est que le verre s'est cassé à la fois après que Jean l'a laissé tomber et parce que Jean l'a laissé tomber. En (10b) l'ordre temporel et causal pourrait fonctionner dans un sens ou dans l'autre et, dans de nombreuses circonstances, on considérerait qu'il va dans le sens inverse de celui que prédit la maxime d'ordre gricéenne. (Ces exemples ont été traités dans le cadre de la sémantique du discours par Lascarides, Asher & Oberlander, 1992, Lascarides, à paraître ; et dans le cadre de la théorie de la pertinence par Carston, 1993).

On notera, par ailleurs, que c'est un des quelques cas où une interprétation possible pour un énoncé non conjoint n'est pas appropriée pour sa contrepartie conjointe. Comme Herb Clark l'a fait remarquer, les interprétations de (10) avec inversion causale ne sont pas disponibles pour (11) :

- (11) a. Le verre s'est cassé et Jean l'a laissé tomber.
- b. J'ai frappé Bill et il m'a insulté.
- c. Je me suis fait prendre et mon meilleur ami m'a trahi.

C'est là encore un fait qu'une analyse adéquate des connotations temporelles et causales devra expliquer.

Enfin, comme on l'a souvent noté, il n'y a pas de nécessité à imposer un ordre quelconque dans des exemples comme (12) :

- (12) a. Cette nuit-là, notre héros a bu la moitié d'une bouteille de whisky et a écrit une lettre à Lady Anne.
- b. Aujourd'hui j'ai signé un contrat avec un éditeur et j'ai pris le thé avec un vieil ami.

Il y a d'autres cas plus intéressants, que Sue Schmerling (1975) a été la première à recenser, où ce que prédiraient les divers principes d'ordre temporel n'est pas clair. Il y a des cas où, au moins intuitivement, il y a tout à la fois une relation temporelle et une relation de conséquence, mais où la relation temporelle ne peut pas être paraphrasée de façon adéquate par l'adjonction de *ensuite*. L'exemple donné par Schmerling est reproduit en (13) ; on aurait un exemple plus simple sans le SN quantifié en (14) :

- (13) a. Nous avons examiné tous les cas et nous avons découvert que le problème était plus complexe que nous ne l'avions pensé.
b. Nous avons examiné tous les cas et nous avons ensuite découvert que le problème était plus complexe que nous ne l'avions pensé.
- (14) a. J'ai parlé à Jean et j'ai découvert qu'il était charmant.
b. J'ai parlé à Jean et j'ai ensuite découvert qu'il était charmant.

Ce que l'adjonction de *ensuite* produit en (14a), c'est de le convertir d'une interprétation selon laquelle j'ai parlé à Jean et, ce faisant, j'ai découvert qu'il était charmant, dans une interprétation selon laquelle j'ai parlé à Jean et, après lui avoir parlé, j'ai découvert qu'il était charmant. Dans les deux cas, il y a une relation temporelle intuitive, mais les relations temporelles ne sont pas identiques. Il semble que de nombreux principes d'ordre interpréteraient de façon inexacte (14a) comme signifiant (14b) (tandis que les principes de Levinson qui ont été mentionnés plus haut, ayant échoué sur la clause (i), n'assigneraient aucune relation de conséquence).

Vers la fin de son article de 1986, David Dowty a fait la liste de certains des problèmes soulevés par les principes d'ordre qui ont été mentionnés ici. Il suggère que son Principe d'interprétation du discours temporel pourrait peut-être être traité comme une règle par défaut, « à appliquer lorsque ni les adverbes de temps, ni les implications ni les implicites du discours lui-même ne donnent d'indice sur l'ordre des événements, » et il ajoute :

« À ce point, en fait, on peut se demander si le Principe d'interprétation du discours temporel doit être considéré *per se* comme un principe indépendant d'interprétation du discours, ou seulement comme une description du résultat typique de l'interaction de divers principes conversationnels et de la connaissance par les locuteurs / auditeurs d'événements et de buts typiques des récits, dont n'importe quelle clause peut être annulée de nombreuses façons dans des cas exceptionnels. Mais ce n'est pas un problème qui peut être analysé avec profit ici ».

Les commentaires de Dowty soulèvent une objection de principe. Clairement, la maxime de Grice « Soyez ordonné » ne suffit pas à traiter la totalité des cas discutés dans cette section. À ce point, on doit faire un choix. On peut soit aller dans la direction de la sémantique du discours et essayer de développer un ensemble de règles d'interprétation spécifiques qui traiteront la totalité des cas ; ou on peut prendre au sérieux la distinction entre décodage et inférence et aller dans la direction d'une analyse inférentielle plus générale. Dans la suite de cet article, nous explorerons la seconde possibilité en esquissant les grandes lignes que nous pensons propices à la découverte d'une solution inférentielle générale.

4. Compréhension et pertinence

Dans notre livre *La Pertinence* (1986, 1989), nous avons développé une analyse de la communication inférentielle qui avait pour but d'expliquer comment les auditeurs reconnaissent l'interprétation ouvertement voulue d'un énoncé : celle que le locuteur voulait que son auditeur récupère, celle qu'il aide activement son auditeur à récupérer et celle qu'il reconnaîtrait si on le questionnait. Notre analyse était basée sur les hypothèses suivantes. D'abord, chaque énoncé a une variété d'interprétations possibles (en d'autres termes, de combinaisons possibles du contenu explicite, du contexte et des implications), toutes compatibles avec l'information linguistiquement encodée. Ensuite, toutes ces interprétations ne sont pas simultanément accessibles à l'auditeur : par exemple, certaines désambiguïssations, certaines hypothèses contextuelles, certaines implications nécessitent davantage d'effort de récupération. Par ailleurs, les auditeurs sont équipés d'un critère unique et très général pour évaluer les interprétations dans l'ordre où elles leur viennent à l'esprit. Enfin, la dernière hypothèse est que ce critère est assez puissant pour exclure toutes les interprétations sauf une, de telle sorte que, lorsqu'il a trouvé une interprétation qui le satisfait, l'auditeur n'a plus à chercher : il n'y en aura jamais plus d'une.

Le critère proposé dans *La Pertinence* est basé sur une hypothèse fondamentale quant à la cognition humaine : la cognition humaine est orientée vers la pertinence ; nous faisons attention à l'information qui nous paraît pertinente. Or, chaque énoncé comporte, avant tout chose, une demande d'attention de l'auditeur. Le résultat, c'est que chaque énoncé suscite une anticipation de pertinence. C'est autour de cette anticipation de pertinence que notre critère pour évaluer les interprétations possibles se construit.

La pertinence est définie en termes d'effet contextuel et d'effort de traitement. Les effets contextuels sont atteints lorsque de l'information nouvelle interagit avec un contexte formé d'hypothèses existantes en renforçant une hypothèse existante, en contredisant et éliminant une hypothèse existante ou en se combinant avec une hypothèse existante pour livrer une implication contextuelle : en d'autres termes, une conclusion déductible à partir de l'information nouvelle et des hypothèses existantes conjointement, mais impossible à déduire de l'information nouvelle ou des hypothèses existantes prises séparément. Plus il y aura d'effets contextuels, plus l'énoncé sera pertinent.

Les effets contextuels, cependant, ne sont pas gratuits : ils coûtent un effort de traitement et plus l'effort nécessaire pour les dériver est grand, moins l'énoncé sera pertinent. L'effort de traitement requis pour comprendre un énoncé dépend de deux facteurs principaux : d'abord, l'effort de mémoire et d'imagination nécessaire à la construction d'un contexte approprié ; ensuite, la complexité linguistique et psychologique de l'énoncé lui-même. Une plus grande complexité implique de plus grands efforts de traitement ; une complexité immotivée fait perdre de la pertinence.

La théorie de la pertinence suppose que tous les aspects de la communication et de la cognition sont gouvernés par la quête de la pertinence. Ce qui est particulier à la communication ouverte, c'est que, confronté à un énoncé qui nous est adressé, nous pouvons non seulement espérer, mais légitimement escompter une certaine pertinence. Le principe de pertinence est le principe selon lequel chaque énoncé

(ou autre acte de communication ostensive) crée une anticipation de pertinence. La pertinence, nous l'avons vu, est définie en termes d'effet contextuel et d'effort de traitement ; mais en quoi exactement l'anticipation de pertinence de l'auditeur consiste-t-elle en termes d'effort et d'effet ?

Dans *La Pertinence*, nous définissons une notion de pertinence optimale qui a pour but d'indiquer précisément ce à quoi l'auditeur s'attend en termes d'effort et d'effet :

La pertinence optimale

Un énoncé, dans une interprétation donnée, est optimalement pertinent si et seulement si :

- (a) il produit suffisamment d'effets contextuels pour justifier l'attention de l'auditeur ;
- (b) il ne contraint pas l'auditeur à un effort de traitement non motivé pour produire ces effets.

Un mot d'explication est nécessaire pour chacune de ces propositions.

Du côté de l'effet, ce que l'auditeur est en droit d'attendre, c'est suffisamment d'effets pour que l'énoncé vaille la peine d'être interprété. En général, ce que ceci signifie, c'est qu'il est en droit d'attendre plus d'effets qu'il n'en aurait tirés de n'importe quelle autre information qu'il aurait pu traiter à ce moment-là. La quantité d'effets en question dépend de ce qui se produit par ailleurs dans son environnement cognitif. Ainsi, supposons que quelqu'un interrompe une conférence importante et prononce (15) :

- (15) Mesdames, Messieurs, je dois vous prévenir que le bâtiment est en flammes.

Le bâtiment est une expression référentielle, et différentes assignations de référents conduiront à différents niveaux d'effets contextuels. Dans les circonstances, la première hypothèse à venir à l'esprit de l'auditoire serait que *le bâtiment* désigne le bâtiment où a lieu la conférence. Il est clair que, dans cette interprétation, l'énoncé produirait assez d'effets pour mériter l'attention de l'auditoire ; leurs esprits seraient immédiatement occupés par diverses solutions pour sortir. Dans les circonstances, il est difficile de voir quelle autre interprétation produirait suffisamment d'effets pour justifier l'interruption et l'interprétation que nous venons de suggérer est, à la base, la seule possible.

On pourrait penser que, dans d'autres circonstances, l'interprétation intentionnée serait plus difficile à découvrir. Il pourrait certainement y avoir plusieurs combinaisons radicalement différentes de contenu et de contexte, dont chacune livrerait suffisamment d'effets contextuels pour faire de l'énoncé quelque chose qui mérite l'attention de l'auditoire. C'est ici que la proposition (b) de la définition de la pertinence optimale intervient. On se souviendra que nous parlons de la communication ouverte, où le locuteur cherche à éviter les malentendus et aide activement l'auditeur à reconnaître l'interprétation voulue. Il est clairement dans l'intérêt d'un tel locuteur de s'assurer qu'il n'y a pas d'interprétation qui soit à la fois plus facile à construire pour l'auditeur que l'interprétation voulue et qui ait assez d'effets pour mériter son attention, étant donné qu'une telle interprétation le conduirait à l'erreur.

La proposition (b) de la définition de la pertinence optimale, qui exclut des demandes gratuites sur le coût de traitement par l'auditeur, couvre ce type de cas :

en d'autres termes, elle exclut la possibilité que l'on puisse s'attendre à ce que l'auditeur recouvre, traite et accepte la mauvaise interprétation avant de sélectionner la bonne. De la clause (b), il découle qu'un locuteur cherchant à atteindre la pertinence optimale devrait essayer de formuler son énoncé de telle sorte que la première interprétation acceptable à venir à l'esprit de l'auditeur soit celle qu'il entendait véhiculer. Du point de vue de l'auditeur, cette proposition a une conséquence pratique immédiate. Ayant trouvé une interprétation qui satisfait son anticipation de pertinence d'une façon manifestement prévisible par le locuteur, il n'a pas besoin de chercher plus loin. La première interprétation de ce type est la seule de ce type et c'est celle que l'auditeur doit choisir. Il faut remarquer en passant que pour être acceptable et compréhensible, un énoncé n'a pas à être réellement optimalement pertinent, mais seulement à être tel que le locuteur pouvait raisonnablement s'attendre à ce qu'il le soit. Le critère exact proposé dans *La Pertinence*, ainsi, est un critère de cohérence avec le principe de pertinence qui prend cet autre fait en considération :

Critère de cohérence avec le principe de pertinence

Un énoncé, dans une interprétation donnée, est cohérent avec le principe de pertinence si et seulement si le locuteur pouvait raisonnablement s'attendre à ce qu'il soit optimalement pertinent pour l'auditeur dans cette interprétation.

Bien que ce critère puisse paraître vague, il fait une prédiction importante qui ne se retrouve pas dans les autres théories. Elle découle de la proposition (b) de la définition de la pertinence optimale et elle a pour conséquence que la première interprétation testée et trouvée cohérente avec le principe de pertinence est la seule interprétation cohérente avec le principe de pertinence. Supposons que, lorsqu'il interprète un énoncé, l'auditeur commence avec un petit contexte initial, hérité du traitement de l'énoncé précédent : il calcule les effets contextuels de l'énoncé dans ce contexte initial ; s'ils ne sont pas suffisants pour que l'énoncé mérite son attention, il étend le contexte, obtenant de nouveaux effets et répète le processus jusqu'à ce qu'il ait assez d'effets pour rendre l'énoncé optimalement pertinent d'une façon prévisible pour le locuteur. À ce moment, il a une interprétation cohérente avec le principe de pertinence, et il en découle qu'il doit arrêter ; ou, au moins, il peut continuer pour son propre bénéfice, mais il ne peut pas supposer que le locuteur avait l'intention de communiquer quoi que ce soit d'autre. En d'autres termes, tout ce que l'auditeur a le droit de considérer comme faisant partie de l'interprétation voulue, c'est le contexte minimal (i.e. le plus petit, le plus accessible) et les effets contextuels minimaux suffisants pour que l'énoncé mérite son attention. Ainsi, le processus d'interprétation intègre un point d'arrêt. Nous utiliserons ce fait plus loin.

5. Le problème de l'intervalle

Le problème de l'intervalle illustré en (1) et (2) est un cas particulier d'un problème beaucoup plus général. Il y a de nombreux autres types d'exemples où les intervalles temporels sont indéterminés au niveau sémantique et précisés au niveau pragmatique. Comparons (16a) et (16b) :

- (16) a. J'ai déjeuné.
- b. J'ai été au Tibet.

On comprendra généralement que le locuteur de (16a) dit qu'il a déjeuné le jour même, alors que l'on comprendra que le locuteur de (16b) dit qu'il a visité le Tibet à un moment ou à un autre de son existence. Un traitement adéquat du problème de l'intervalle devrait expliquer pourquoi il en est ainsi.

Supposons que ce qui est linguistiquement encodé dans les deux cas, c'est que l'événement décrit a pris place à un point quelconque d'un intervalle s'étendant dans le passé depuis le moment de l'énonciation. On pourra donc comprendre que le locuteur de (16a) dit qu'il a pris son déjeuner *au cours des dernières minutes, au cours des dernières heures, au cours des derniers jours, semaines ou mois, etc.*, et la tâche de l'auditeur est de décider quel intervalle il a en tête. On remarquera que les interprétations possibles sont liées logiquement : les cas où le locuteur a déjeuné au cours des dernières minutes sont un sous-ensemble de ceux où il a pris son déjeuner au cours des dernières heures, jours, semaines, etc. On remarquera également que le choix de l'auditeur affectera les conditions de vérité de l'énoncé : l'affirmation selon laquelle je n'ai pas déjeuné peut être vraie si l'intervalle choisi est *au cours des dernières heures* et faux si c'est *au cours des dernières semaines*.

Il y a plusieurs variantes du problème de l'intervalle, chacune avec une structure logique similaire. Supposons que nous nous rencontrions à la bibliothèque de l'Université et que je vous dise :

(17) Je suis ici depuis quelque temps.

L'interprétation de *ici* implique des intervalles spatiaux plutôt que temporels : je peux avoir voulu dire que je suis ici *dans cette pièce, dans cette bibliothèque, dans ce bâtiment, dans cette ville, dans ce pays, etc.* depuis quelque temps. De nouveau, les interprétations possibles sont liées logiquement : les cas où je suis ici dans cette pièce depuis quelque temps sont un sous-ensemble de ceux où je suis *dans cette bibliothèque, ce collège, cette ville, etc.*, depuis quelque temps. De nouveau, le choix de l'intervalle opéré par l'auditeur affectera les conditions de vérité de l'énoncé : l'affirmation que j'ai été ici depuis moins d'une demi-heure a des conditions de vérité différentes suivant qu'on la comprend comme signifiant *dans cette pièce, cette ville, ce pays, etc.*

On remarquera maintenant que le choix de l'intervalle par l'auditeur n'affectera pas seulement le contenu véri-conditionnel de l'énoncé mais aussi ses effets contextuels. Des intervalles plus étroits sont associés à des effets contextuels plus importants : ainsi, si vous me dites que vous avez déjeuné *au cours des dernières minutes*, je pourrai en dériver tous les effets contextuels que j'aurais pu dériver du fait que vous avez déjeuné *au cours des derniers jours*, et d'autres effets encore.

Nous affirmons que ces différences dans la structure logique expliquent les différences dans l'interprétation de (16a) et de (16b). Suivant le critère de cohérence avec le principe de pertinence, l'auditeur devrait chercher l'ensemble minimal d'effets contextuels qui rendra l'énoncé digne de son attention. La différence entre (16a) et (16b), c'est que, dans (16a), l'intervalle doit être réduit de façon beaucoup plus drastique pour obtenir des effets même minimalement adéquats.

Dans des circonstances normales, à moins que le locuteur de (16a) ne dise qu'il a déjeuné au cours des dernières heures, son énoncé n'aura pas d'effets contextuels. La plupart d'entre nous considéreraient comme évident qu'il a déjeuné à un moment ou à un autre de son existence ; de plus, il est difficile de voir quels effets

il aurait pu espérer atteindre en nous disant qu'il a déjeuné, disons, il y a trois semaines. On peut, bien sûr, imaginer des circonstances spéciales dans lesquelles le fait que par exemple quelqu'un ait déjeuné au lieu de seulement dîner serait hautement pertinent ; mais dans des circonstances normales, la seule façon pour (16a) d'atteindre des effets adéquats est de communiquer que le locuteur a pris son déjeuner le jour même de son énoncé. Avec (16b), par contre, l'information que le locuteur a visité le Tibet à un moment ou à un autre de son existence est cohérente avec le principe de pertinence et toute autre interprétation est donc injustifiée.

Pour généraliser : la sémantique des phrases perfectives nous dit que le locuteur a déjeuné à un moment quelconque entre le moment de l'énoncé et le début de l'univers ; la pragmatique nous dit que le fait est arrivé suffisamment récemment pour mériter d'être mentionné. Dans la recherche de la pertinence optimale, nous réduisons l'intervalle jusqu'à avoir suffisamment d'effets pour rendre l'énoncé digne de notre attention, et pas davantage.

6. Le rôle des hypothèses contextuelles

Examinons plus attentivement le rôle des hypothèses contextuelles dans l'interprétation de (1) et (2). Des énoncés différents rendent accessibles des hypothèses différentes, et cela n'affectera pas seulement l'ordre dans lequel les interprétations sont testées, mais l'acceptabilité des résultats.

Nous supposons, comme la plupart des autres chercheurs dans ce domaine, que l'auditeur de (1a), par exemple, a un accès immédiat à ses hypothèses encyclopédiques sur les clés et les portes. Nous supposons aussi que les entrées encyclopédiques peuvent contenir des morceaux tout faits ou des schémas décrivant des séquences d'actions ou d'événements souvent rencontrés. Si de tels schémas existent, il est clair que nous en avons un pour sortir une clé et l'utiliser pour ouvrir une porte ; de plus, en vertu de son usage fréquent, un tel schéma serait hautement accessible pour interpréter (1a). En utilisant ce schéma, il serait possible d'inférer que l'intervalle entre les événements décrits est très petit — quelques secondes, quelques minutes tout au plus.

Jusqu'ici, rien que d'évident. Tous ceux qui ont examiné le problème de l'intervalle disent que, d'une façon ou d'une autre, il est résolu par une interaction entre hypothèses contextuelles et principes pragmatiques. Mais personne, à notre connaissance, n'a de principe pragmatique qui justifie l'utilisation par l'auditeur d'hypothèses normales dans l'interprétation de (1a). Après tout, il n'a rien qui interdise à quelqu'un de sortir sa clé, de s'endormir sur le seuil et d'ouvrir la porte le lendemain matin ; ou, même, d'être arrêté et condamné à la prison à vie entre le moment où il sort sa clé et celui où il ouvre finalement la porte. Qu'est-ce qui autorise l'auditeur à supposer que le locuteur n'avait pas une telle situation inhabituelle en tête ?

Pour autant que nous puissions le voir, dans la plupart des autres approches, un appel imprudent est fait à la probabilité statistique des événements. Le locuteur aurait pu vouloir dire quelque chose d'autre, mais, dans la mesure où l'événement décrit est peu probable statistiquement, l'interprétation associée est également peu probable statistiquement. Un tel appel est inutile dans la théorie de la pertinence : l'interprétation appropriée découle automatiquement du critère de cohérence avec le principe de pertinence.

Dans la mesure où, au moins dans des circonstances normales, les hypothèses normales sont les plus faciles d'accès, l'auditeur est justifié à les utiliser pour autant qu'elles aboutissent à une interprétation cohérente avec le principe de pertinence. Et si tel est le cas, par la clause (b) de la définition de la pertinence optimale, alors toute autre interprétation moins accessible serait injustifiée. De ceci découle une autre prédiction : dans les circonstances que nous venons de décrire, un locuteur qui veut communiquer qu'un intervalle inhabituel s'est écoulé entre la sortie de la clé et l'ouverture de la porte ne pourrait pas le communiquer par (1a).

Pour les mêmes raisons, l'interprétation de (1b) et de (1c) dépendra de schémas contextuels accessibles. L'hypothèse standard est qu'un verre que l'on lâche se casse lors de l'impact, alors qu'un gland planté prend des jours ou des semaines à pousser. La connaissance encyclopédique sur ces événements rend certaines hypothèses hautement accessibles ; si celles-ci conduisent à des interprétations cohérentes avec le principe de pertinence, toutes les autres interprétations sont bloquées.

Considérons maintenant un autre aspect de l'interprétation de (1a). Bien que le locuteur ne le dise pas explicitement, dans des circonstances normales il communiquerait qu'il a ouvert la porte avec la clé, et qu'il l'a fait de façon normale, en introduisant la clé dans la serrure. Ces faits sont expliqués par l'analyse en termes de la pertinence. En disant qu'il a sorti sa clé, le locuteur cause à son auditeur un certain coût de traitement ; si cet effort n'est pas arbitraire, il doit faire une contribution quelconque à des effets contextuels. De nouveau, l'existence d'un schéma encyclopédique indique une hypothèse évidente : il a utilisé sa clé de façon normale pour ouvrir la porte. Dans des circonstances normales, l'interprétation résultante serait cohérente avec le principe de pertinence, et toutes les autres interprétations seraient bloquées.

Que se passe-t-il lorsqu'il n'y a pas de schéma tout fait pour guider le processus d'interprétation ? Considérons (18) :

(18) Jean a sorti son mouchoir et a ouvert la porte.

Cet énoncé ne décrit pas une séquence d'événements régulière et fréquemment rencontrée, et il est peu probable que l'auditeur ait un schéma approprié prêt à être utilisé. En fait, il y a au moins deux lignes d'interprétation qu'il pourrait suivre. Dans le contexte d'un roman policier, une façon d'exploiter l'information que Jean a sorti son mouchoir pourrait être de supposer qu'il l'a utilisé pour couvrir la poignée de porte en l'ouvrant pour éviter de laisser des empreintes digitales. Cette interprétation fournirait à la fois un effet d'ordre temporel et une hypothèse définie sur l'intervalle entre les deux événements. En d'autres circonstances, la meilleure hypothèse pourrait simplement être qu'il y a deux événements sans liens qui se sont produits à peu près en même temps. On remarquera, cependant, que suivant les arguments donnés plus haut, le fait que Jean ait sorti son mouchoir doit contribuer *d'une façon ou d'une autre* à la pertinence générale et le lecteur d'un texte organisé s'attendra à ce que le fait que Jean a sorti son mouchoir se révèle pertinent par la suite.

Parler d'instruments conduit naturellement à parler de causes. Considérons (1d) :

(1) d. Pierre est parti et Marie s'est mise en colère.

Pourquoi devrait-on comprendre naturellement (1d) comme communiquant non seulement que Marie s'est mise en colère après que Pierre est parti, mais qu'elle s'est mise en colère parce qu'il est parti ? Ici nous devons spéculer un peu plus sur le type de schémas mentaux que les êtres humains sont susceptibles de construire. Une grande partie de notre vie cognitive est occupée par la considération de causes et d'effets. Selon les hypothèses de la théorie de la pertinence, ceci n'est pas accidentel : les histoires causales sont hautement pertinentes, parce qu'elles nous permettent de prédire les conséquences de nos propres actions et de celles des autres. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que des schémas causaux viennent immédiatement à l'esprit pour l'interprétation d'énoncés comme (1d). Comme nous l'avons vu, si (1d) doit livrer une interprétation cohérente avec le principe de pertinence, l'information selon laquelle Pierre est parti doit faire une contribution quelconque aux effets contextuels de l'ensemble. De même qu'il est facile de voir la clé comme un instrument en (1a), il est facile de voir le départ de Pierre comme une cause en (1d). Si cette interprétation hautement accessible se révèle cohérente avec le principe de pertinence, toutes les autres interprétations seront bloquées.

Ce que nous avons essayé de développer dans les dernières sections, ce sont des réponses générales à deux questions très générales : pourquoi, en interprétant un énoncé, un auditeur enrichit-il souvent le contenu véridictionnel au-delà de ce qui est strictement encodé ? et comment le processus d'enrichissement se fait-il ? Nous avons soutenu que le processus d'enrichissement est déclenché par le critère de cohérence avec le principe de pertinence, qui sélectionne l'enrichissement minimal (i.e. le plus petit, le plus accessible) qui livre un résultat général acceptable. Cette analyse ne fait aucun recours à des principes d'ordre spécifiques comme la maxime d'ordre de Grice ou le Principe d'interprétation du discours temporel de Dowty ; les connotations temporelles ou causales de (1) et (2) proviennent d'une interaction entre la signification de la phrase, des facteurs cognitifs généraux et le critère de cohérence avec le principe de pertinence.

7. Les interprétations avec inversion causale

Dans cette dernière section, nous examinerons quelques exemples qui ont été opposés à une analyse inférentielle générale du type de celle que nous venons d'esquisser. Rappelons les exemples (10)-(11) ci-dessus, dans lesquels les interprétations avec inversion causale disponibles pour les énoncés non conjoints ne sont apparemment pas disponibles pour les énoncés conjoints correspondants :

- (10) a. Le verre s'est cassé. Jean l'a laissé tomber.
b. J'ai frappé Bill. Il m'a insulté.
c. Je me suis fait prendre. Mon meilleur ami m'a trahi.
- (11) a. Le verre s'est cassé et Jean l'a laissé tomber.
b. J'ai frappé Bill et il m'a insulté.
c. Je me suis fait prendre et mon meilleur ami m'a trahi.

Bar-Lev & Palacas (1980) ont soutenu sur la base de ces exemples que *et* doit encoder quelques informations additionnelles qui bloqueraient les interprétations avec inversion causale. Si c'est le cas, alors notre approche inférentielle doit être complétée par un élément additionnel de décodage.

Selon Bar-Lev & Palacas (1980, 41), les différences entre (10) et (11) viennent du fait que *et* encode la contrainte suivante :

Bar-Lev & Palacas : Contrainte de commande sémantique

Le second conjoint ne précède pas le second (temporellement ou causalement).

Ceci expliquerait les interprétations causales et temporelles « vers l'avant » en (1), les interprétations recouvrantes d'énoncés comme (9) et (13), et les interprétations non temporelles et non causales des énoncés comme (12). Cependant, cette contrainte interdirait les interprétations avec inversion causale de (11), qui la violeraient.

Cette analyse soulève plusieurs problèmes. En premier lieu, il y a des contre-exemples. Larry Horn a fait remarquer que dans des cas comme (19b) une interprétation avec inversion causale est possible avec *et* :

- (19) a. PIERRE : Est-ce que Jean a cassé le verre ?
b. MARIE : Eh bien, le verre s'est cassé, et Jean l'a laissé tomber.

Ici, Marie implicite clairement que le verre s'est cassé parce que Jean l'a laissé tomber. Ou considérons (11c) plus haut, avec les intonations additionnelles pour les « virgules » :

- (11) c'. Je me suis fait prendre, et mon meilleur ami m'a trahi.

(11c') pourrait bien impliquer que le locuteur s'est fait prendre parce qu'il a été trahi par son meilleur ami. Remarquons que dans ces cas l'inférence est relativement indirecte : les connotations temporelles et causales paraissent être une partie de ce qui est implicite plutôt que de ce qui est dit. En tout cas, (19b) et (11c') sont des contre-exemples à la contrainte de commande sémantique, qui exclut à la fois les interprétations avec inversion causale et avec inversion temporelle.

En second lieu, il y a des différences dans l'interprétation des énoncés conjoints et non conjoints qui ne sont pas expliquées par la contrainte de commande sémantique. Comparons (20) et (21) :

- (20) a. J'ai rencontré quelqu'un de célèbre hier. J'ai rencontré Chomsky.
= b. ?J'ai rencontré quelqu'un de célèbre hier, et j'ai rencontré Chomsky.
(21) a. J'ai mangé quelque chose de bon hier. J'ai mangé au Macdonald.
= b. ?J'ai mangé quelque chose de bon hier, et j'ai mangé au Macdonald.

Les événements décrits dans les énoncés non conjoints en (20a) peuvent être interprétés comme simultanés (ou identiques) ; les interprétations correspondantes ne sont pas disponibles pour les énoncés conjoints en (20b). Des remarques similaires s'appliquent à (21a) et (21b). Il n'y a rien dans la contrainte de Bar-Lev et de Palacas qui explique pourquoi il en va ainsi.

Bar-Lev et Palacas eux-mêmes citent une série d'exemples conjoints qui ne sont pas expliqués par leur contrainte. Ceux-ci impliquent une variété de relations rhétoriques qu'ils appellent exemplification, comme en (22), conclusivité, comme en (23), et explication, comme en (24) :

- (22) a. Des guerres se déclarent un peu partout : Champaign et Urbana ont commencé à avoir des disputes frontalières.
= b. ?Des guerres se déclarent un peu partout, et Champaign et Urbana ont commencé à avoir des disputes frontalières.

- (23) a. Il y a ses empreintes de pas : il a été ici récemment.
 = b. ?Il y a ses empreintes de pas, et il a été ici récemment.
- (24) a. Le langage est gouverné par des règles : il obéit à des structures régulières.
 = b. ?Le langage est gouverné par des règles, et il obéit à des structures régulières.

Bar-Lev et Palacas remarquent que dans les énoncés non temporels et non causaux avec *et*, ni les relations « vers l'avant », ni les relations « vers l'arrière » ne sont possibles entre les conjoints. On notera que leur contrainte de commande sémantique n'exclut pas ces cas, et que n'importe quelle contrainte qui les exclurait rencontrerait probablement des contre-exemples avec des énoncés comme (25) :

- (25) a. Des guerres se déclarent un peu partout, et en particulier Champaign et Urbana ont commencé à avoir des disputes frontalières.
 b. Il y a ses empreintes de pas, et il a donc été ici récemment.
 c. Le langage est gouverné par des règles et la raison en est qu'il obéit à des structures régulières.

Ici, bien que les relations « exclues » soient explicitement encodées, les résultats sont parfaitement acceptables.

Plutôt que de suivre l'approche du décodage pour ces exemples, nous voudrions suggérer l'analyse inférentielle suivante. Dans chacun des exemples (20a)-(24a), le locuteur soulève une question dans la première partie de l'énoncé à laquelle il répond dans la deuxième partie. En (20a), par exemple, il s'attend à ce que l'auditeur se demande qui il a rencontré ; en (22a) il s'attend à ce qu'il se demande où des guerres éclatent ; en (24a) il anticipe sur la question « Qu'est-ce que ça veut dire que le langage est gouverné par des règles ? »

Des énoncés conjoints avec *et* excluent les interprétations de ce type : en d'autres termes, les interprétations selon lesquelles le second conjoint atteint la pertinence d'abord en répondant à une question soulevée par le premier. Pourquoi ? Une explication possible est qu'un énoncé conjoint est présenté comme une unité, encourageant ainsi l'auditeur à traiter les deux conjoints de façon liée et en parallèle, cherchant des implications dérivables des deux à la fois. Les paires de question-réponse ne sont pas normalement adaptées au traitement conjoint, comme le montre l'inacceptabilité de (26) :

- (26) a. ?Tu ne devineras jamais à quelle heure j'ai fini, et j'ai fini à 6.00.
 b. ?À quelle heure crois-tu que j'ai fini, et j'ai fini à 6.00.
 c. ?Tu seras étonné quand tu sauras à quelle heure j'ai fini et j'ai fini à 6.00.

Des approches inférentielles de ce type ont été explorées dans Carston (1993) et Carston (à paraître). Si elles sont couronnées de succès, elles élimineront le besoin d'une analyse en termes de décodage.

7. Conclusion

Dans cet article, nous avons esquissé une explication inférentielle des connotations temporelles et causales des énoncés (1) et (2). Cette approche est très

générale. Elle explique un grand nombre de phénomènes qui ne sont ni temporels ni causaux par nature. Par contre, les divers principes spécifiques que nous avons critiqués ont une application limitée et ont eux-mêmes besoin d'une explication. Nous pensons que ces principes doivent être considérés, au mieux, comme les implémentations d'une analyse inférentielle plus générale du type de celle que nous avons développée ici. À moins qu'ils ne soient soutenus par une telle analyse, leur intérêt restera plus descriptif qu'explicatif.

BIBLIOGRAPHIE

- BAR-LEV S. & PALACAS A., 1980. « Semantic command over pragmatic priority », *Lingua* 51, 137-146.
- BLAKEMORE D., 1987. *Semantic constraints on relevance*, Blackwell, Oxford.
- CARSTON R., 1988. « Implicature, explicature and truth-theoretic semantics », in Kempson R. (ed.), *Mental representations*, Cambridge, C.U.P.
- CARSTON R., 1990. « Quantity maxims and generalised implicature », *UCL Working papers in linguistics* 2, 1-31.
- CARSTON R., 1993. « Conjunction, explanation and relevance », *Lingua* 90, 127-48.
- CARSTON R. (à paraître). « Conjunction, juxtaposition and relevance », *ICCS 1993*, San Sebastian.
- COHEN L. J., 1971. « Some remarks on Grice's views about the logical particles of natural language », in Bar-Hillel Y. (ed.), *Pragmatics of natural language*, Dordrecht, Reidel.
- COMRIE B., 1985. *Tense*, Cambridge, C.U.P.
- DOWTY D., 1986. « The effects of aspectual class on the temporal structure of discourse : semantics or pragmatics ? », *Linguistics and philosophy* 9, 37-61.
- GAZDAR G., 1979. *Pragmatics : presupposition, implicature and logical form*, New York, Academic Press.
- GREEN G., 1989. *Pragmatics and natural language understanding*, Hillsdale, New Jersey, Lawrence Erlbaum Associates.
- GRICE H. P., 1967. *The William James Lectures*. Republié in Grice H. P. (1989), *Studies in the way of words*, Cambridge (Mass.), Harvard U.P.
- HORN L., 1989. *A natural history of negation*, Chicago, Chicago U.P.
- LASCARIDES A. (à paraître). « Knowledge, causality and temporal representation », *Linguistics* 30.
- LASCARIDES A., ASHER N. & OBERLANDER J., 1992. « Temporal coherence I and defeasible knowledge », *Theoretical Linguistics* 18.
- LEVINSON S., 1983. *Pragmatics*, Cambridge, C.U.P.
- LEVINSON S., 1987. « Minimization and conversational inference », in Verschueren J. & Bertucelli-Papi M. (eds.), *The pragmatic perspective*, Amsterdam, Benjamin, 61-129.
- POSNER R., 1989. « Semantics and pragmatics of sentence connectives in natural language », in Searle J., Kiefer F. & Bierwisch M. (eds.) *Speech act theory and pragmatics*, Reidel, Dordrecht, 168-203.

- REGANATI F., 1989. « The pragmatics of what is said », *Mind & Language* 4, 295-329.
- SCHMERLING S., 1975. « Some remarks on symmetric and asymmetric conjunctions », in Cole P. & Morgan J. (eds.), *Syntax and Semantics 3 : Speech acts*, New York, Academic Press, 211-231.
- SPERBER D. & WILSON D., 1986. *Relevance : Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell ; Cambridge (Mass.), Harvard UP.
- SPERBER D. & WILSON D., 1989. *La pertinence : communication et cognition*, Paris, Minuit.
- STRAWSON P., 1952. *Introduction to Logical Theory*, Londres : Methnen.